

Le petit garçon qui s'appelle Robert Payen entre dans la classe le dernier en criant qui c'est qui veut voir ma quéquette, qui c'est qui veut voir ma quéquette. Il est en train de reboutonner sa culotte. Il a des chaussettes en laine beige. Ma sœur lui dit de se taire, et pourquoi tu arrives toujours le dernier. Ce petit garçon qui n'a que la route à traverser et qui arrive toujours le dernier. On voit sa maison de la porte de l'école, il y a des arbres devant. Quelquefois pendant la récréation sa mère l'appelle. Elle est à la dernière fenêtre, on l'aperçoit par-dessus les arbres. Des draps pendent sur le mur. Robert, viens chercher ton cache-nez. Elle crie fort de façon à ce que tout le monde l'entende, mais Robert Payen ne répond pas, ce qui fait qu'on continue d'entendre la voix qui appelle Robert. La première fois que Catherine Legrand est venue à l'école, elle a vu de la route la cour de récréation l'herbe et les lilas au bord du grillage, c'est du fil de fer lisse qui dessine des losanges, quand il pleut les gouttes d'eau glissent et s'accrochent dans les coins, c'est plus haut qu'elle. Elle tient la main de la mère qui pousse la porte. Il y a beaucoup d'enfants qui jouent dans la cour de l'école mais pas du tout de grandes personnes seulement la

mère de Catherine Legrand et il vaudrait mieux qu'elle ne rentre pas dans l'école c'est seulement les enfants, il faut lui dire, est-ce qu'il faut lui dire, et dedans l'école c'est très grand, il y a beaucoup de pupitres, il y a un gros poêle rond avec encore du grillage à losanges autour, on voit le tuyau qui monte presque jusqu'au plafond, par endroits il est en accordéon, ma sœur est sur une échelle contre la fenêtre, elle fait quelque chose, elle essaie de fermer la dernière vitre. La mère de Catherine Legrand dit, bonjour ma sœur alors elle descend, elle prend la petite fille par la main et elle dit à la mère de s'en aller pendant qu'on ne fait pas attention à elle, que tout va bien. Catherine Legrand entend le bruit qui vient de la cour de récréation, pourquoi ne la laisse-t-on pas avec les autres enfants, c'est peut-être qu'elle n'est pas encore vraiment à l'école, parce que si c'est l'école c'est tout à fait étonnant. Ça ressemble à la maison sauf que c'est plus grand. Quelquefois on fait dormir les enfants l'après-midi mais c'est pour rire. On met, tous, les bras croisés sur la table et la tête dans les bras. On ferme les yeux. C'est défendu de parler. Catherine Legrand ouvre de temps en temps un œil mais c'est défendu aussi. On chante tout le temps des chansons en rang, à ma main droite y a un rosier qui fleurira au mois de mai et on montre la main droite. Catherine Legrand regarde de ce côté, on n'est pas au mois de mai, ainsi le rosier n'a pas encore poussé. Et on goûte. On a tous des paniers et quand c'est quatre heures ma sœur prend dans ses bras tous les paniers et crie, à qui est ce panier et on répond, à moi quand

c'est le sien. Dedans il y a un morceau de pain, une barre de chocolat, une pomme ou une orange. Catherine Legrand mange toujours la sienne sur le chemin de l'école quoiqu'on lui a défendu de le faire mais c'est plus fort qu'elle. Quelquefois elle se contente de mordre dedans, alors ma sœur dit, à qui est le panier avec la pomme à demi rongée. Elle fait souvent exprès de ne pas se rappeler si elle a oui ou non mangé la pomme ou l'orange avant l'heure du goûter pour avoir la surprise ou pour si par hasard elle se remettait entière pendant que justement on l'oublie. Catherine Legrand triche, elle le sait bien que ce n'est pas du jeu parce qu'elle n'arrive jamais à oublier complètement et qu'elle n'est qu'un tout petit peu surprise quand on lui fait passer son panier sans pomme ou avec une pomme dont il ne reste plus qu'une espèce de trognon et en tout cas elle n'arrivera jamais à oublier comment est son panier. Ma sœur épluche les oranges. Avec son couteau, elle découpe la pelure concentriquement et ça se détache du fruit en ronds. Quand elle a fini elle accroche à la porte les plus grands ronds, les pelures qu'elle a réussi à garder entières sans les casser, ça descend le long de la porte les ronds et ça bouge en rond quand on les touche, ma sœur ne veut pas les donner. La grosse petite fille qui s'appelle Brigitte parce qu'elle est grosse prend Catherine Legrand par le cou, on lui sourit, les joues de la petite fille s'écartent et se remettent près de la bouche à toute vitesse, elle tire à elle par le cou, elle devient toute rouge, puis elle appuie sur le cou et se penche jusqu'à terre en tirant toujours. Catherine Legrand

tombe à plat ventre et se relève. La grosse petite fille qui s'appelle Brigitte s'approche de nouveau, on ne lui sourit pas, on s'y attend cette fois, de nouveau elle tire, ses joues s'écartent, se gonflent, la tête est tout près, elle a des cheveux gris, quand elle tire elle est forte, on est tout de suite à plat ventre et si on se met à pleurer ça coule dans la raie du plancher. Il ne faut pas se mettre debout sinon ça recommence. On répète après ma sœur, soixante-huit, soixante-neuf. On compte. Septante et un, septante-deux. Ma sœur est belge. On recommence à un. Un, deux, trois. On joue à chat perché dans l'herbe. Il faut courir vite et trouver quelque chose pour se mettre dessus. Quand on est trop fatigué, on dit pouce et on lève le pouce. Catherine Legrand se perche sur la barrière. Sa culotte se déchire d'un coup sec sur un clou. Crac. Catherine Legrand redescend et court avec précaution en criant pouce. Ce n'est pas tenable. Personne n'a rien vu. C'est impossible de continuer à jouer sans culotte même si les autres ne le savent pas. Catherine Legrand tourne autour de ma sœur sans rien dire. C'est comme quand elle rêve qu'elle est en chemise de nuit dans la rue ou même toute nue parce qu'elle a oublié de s'habiller. Elle dit pouce quand quelqu'un s'approche d'elle. Ma sœur lui enlève sa culotte et la raccommode. Catherine Legrand est à côté d'elle sans mouvement. Là-bas les enfants continuent de courir. La petite fille qui s'appelle Jacqueline Marchand crie pouce et lève le pouce. Il pleut. On joue dans la classe. On tient les mains du petit garçon qui s'appelle Guy Romain et qui est assis à côté. On

se met à cheval sur le banc et on chante, maman les petits bateaux qui vont sur l'eau, en se penchant l'un vers l'autre pour faire le bateau. C'est comme ça qu'on ne voit pas déboucher ma sœur qui vient de donner le signal de la fin de la récréation et qu'on reçoit une gifle de chaque côté de la figure, ça résonne et la tête brimbale. On s'ennuie pendant les vacances. Catherine Legrand tourne en rond dans le jardin. Elle va jusqu'à la grille et regarde les gens passer sur la route. Il y a peu de passants et parmi eux pas d'enfants. On voit quelques noyaux de pêche et de prune dans la rigole. On peut se glisser en douce hors du jardin, faire quelques pas sur la route. On marche au bord du trottoir près de l'arête sans poser le pied sur la ligne que fait chaque pierre de la bordure. On passe par-dessus. On revient sans que personne s'en aperçoive. Le ciel est gris. On dirait qu'il va pleuvoir ou on dirait qu'il va faire soleil. Ça a une odeur bizarre ce temps, on dirait qu'il y a de l'herbe mouillée en haut qu'on ne voit pas. Peut-être que le soleil va se montrer derrière les nuages plus clairs. Catherine Legrand marche en fermant les yeux elle appuie les mains sur les paupières pour ne pas être tentée de regarder. Elle se donne le temps de remonter l'allée en marchant très lentement, pour faire ça elle a des pas qui ne sont pas plus longs que sa chaussure il s'agit d'ajuster de très près le pied gauche devant le pied droit, ça fait que le talon de la chaussure gauche heurte le devant de la droite. Elle ouvrira un petit peu les yeux en regardant par terre pour voir où elle en est, mais juste un petit peu. Quand elle sera au

bout de l'allée elle recommencera à marcher en sens inverse, toujours les yeux fermés puis encore une fois l'allée, elle fait ça en disant soleil soleil chaque fois qu'elle avance l'un ou l'autre pied. Quand elle aura fini elle se donnera la permission d'enlever les mains de la figure, peut-être qu'on verra le soleil derrière les nuages. On est à table. On parle de l'attaque du grand-père il ne peut plus bouger le côté droit, même l'œil est fermé, ça tire sur la bouche. Le père et la mère regardent Catherine Legrand. On ne peut pas parler. Le côté droit glisse sur la chaise, l'entraîne, Catherine Legrand se penche pour le suivre, on la voit entre la chaise et le plancher, elle reste là coincée, Catherine Legrand ne peut ni remonter ni descendre, elle est en train de regarder le plancher, elle a un mouvement d'oscillation saccadé comme un jouet mécanique. Catherine Legrand est attaquée. La chose a monté le long de la chaise pendant qu'on a mangé sans qu'on la voie ce qui fait que ça combat maintenant sous les yeux du père et de la mère. On la regarde sans bouger. On ne peut pas l'aider. C'est elle toute seule. Catherine Legrand essaie de hisser au moins des mots dans la bouche, les efforts sont terribles, et ça y est voilà que ça sort en hurlements. Le jardin est plein d'eau. On voit les branches d'arbre par la fenêtre quand on est malade. Il y a deux oreillers sous la tête pour qu'on soit en même temps assis et couché. La mère dit, regarde le bouvreuil, où maman, dis-moi où, vite là, sur la fourche, sur le cerisier. Catherine Legrand se soulève. En bas la terre est toute noire avec beaucoup de pétales tombés du cerisier. Les

fleurs se sont cassées cette nuit, maman. La grande petite fille qui s'appelle Inès vient chercher Catherine Legrand pour l'emmener à l'école. Elle a avec elle d'autres enfants. La mère dit, c'est la petite de la cité. On marche sur la route nationale qu'on traverse à la hauteur du Primistère. Inès dit, c'est là que ma mère fait les commissions. On est sur un chemin. Contre les hauts grillages losangés, il y a des feuilles de lilas et des dahlias rouges. Dans le pré du hangar la jument de monsieur Magnier est debout la tête baissée. Elle se met à courir à toute vitesse contre la barrière. C'est des chemins clos où des gens passent sur des bicyclettes. L'hiver on met des chaussettes en laine. On a les cuisses rouges et gercées à cause du vent. On joue à la ronde sous le préau avec ma sœur. On demande à ma sœur, où il est ton mari. Elle dit là-haut avec le doigt vers le haut. On regarde le ciel. On ne voit rien. On dit à ma sœur, on ne le voit pas ton mari. Ma sœur ne veut pas répondre. Quand on insiste elle dit que ça ne l'étonne pas vraiment. Il y a trop de nuages. Il est assis derrière sur un fauteuil. Peut-être qu'il rentre quand même à midi avec le journal. On dit à ma sœur, il revient quand, il ne revient pas, mais quand, jamais, alors il est mort, non il n'est pas mort, et où c'est qu'on met les gens qui sont morts, dans un trou, mais ils vont au ciel ? Il était un petit navire qui n'avait ja-ja-jamais navigué. On va en promenade. On ne met pas les tabliers. On garde les manteaux et les cache-nez. Ma sœur porte un grand panier avec dedans tous les paniers du goûter. On s'assied sur l'herbe. On joue aux petits cailloux, combien qu'il

y a de cailloux dans ma main. Ma sœur fait des devinettes. Mon premier est un métal, mon second a des ailes, mon troisième se trouve dans les champs et mon tout est un crayon de couleur. Le petit garçon qui s'appelle Alain Trévisé et qui habite à côté de la maison a des livres d'images. On y trouve quelques totems. C'est des bêtes jaunes rouges bleues qui mises bout à bout et les unes au-dessus des autres n'en font qu'une. Ça ressemble à un poteau jaune rouge bleu mais ce n'est pas un poteau ça vole. Quand Catherine Legrand rentre de l'école le soir elle a peur d'être attaquée par les totems. La grande petite fille qui s'appelle Inès dit, tu es bête ça ne vole pas à cette heure-ci, mais ça vole quand, j'en ai jamais vu et c'est peut-être pas dans un pays comme ici, qu'est-ce que c'est un pays, c'est où on est, et où on n'est pas c'est pas un pays dis, non, alors il n'y a pas de totems où on n'est pas si c'est pas un pays dis, je ne sais pas, alors où on est c'est un pays et il y a des totems, oui mais ils ne te font rien quand je suis avec toi. Catherine Legrand ne lâche pas la main de la grande petite fille qui s'appelle Inès parce qu'on ne sait pas ce qui peut arriver et s'il faut courir Catherine Legrand ne peut pas bien, on est toujours en arrière. Quand on va dans le pré on fait très attention de ne pas parler fort. On passe à plat ventre sous les fils de fer barbelés mais c'est défendu. On peut attraper un procès-verbal. Pour ne pas être vu on va se cacher dans le foin qui est ramassé en tas au milieu du champ. On est avec la grande petite fille qui s'appelle Inès et celui qui s'appelle Alain Trévisé. On joue à qui touchera la